ÈME TRIMESTRE 1956 — 3e Année - N° 12

CAHIERS DU CERCLE ERNEST RENAN

POUR LIBRES RECHERCHES
D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

TRIMESTRIELS



Le mythe samaritain d'Hélène . . . Georges Ory

CERCLE ERNEST RENAN

Président fondateur : P. Alfaric

3, *Rue Récamier*, PARIS VIIe

C. C. P. Paris 10.606-47

Le Numéro isolé : 150 francs

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhesions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

LE MYTHE SAMARITAIN D'HÉLÈNE

Nous savons (1) que Simon, le Magicien samaritain, fut probablement un dieu avant de désigner un homme. L'homme qui se cache sous le masque de Simon est sans doute saint Paul ainsi que le rappelle une étude récente (2).

Le dieu de confond avec Eshmoun, Hadad, Simios, Esculápe et il eut pour épouse la déesse Ashima, Astarté, Simia, Lune.

La biographie de l'homme-Simon prit naissance en s'appropriant, dans une très large mesure, la légende du dieu et de sa parèdre. Ainsi, la déesse Hélène devint la compagne du divin Simon transformé en magicien de Samarie.

Nous allons esquisser les origines lointaines de cette Hélène et chercher les traces qu'elle a laissées dans nos évangiles.

∴

Le mythe de la rédemption d'Hélène

Le mythe d'Hélène est en quelque sorte la fable mystique qui traduit la doctrine de la rédemption simonienne (3) ; résumons-le en quelques lignes : le dieu suprême eut une première pensée ou conception, ce fut Hélène ou Ennoïa par laquelle il créa les anges et les archanges qui, à leur tour, créèrent et gouvernèrent le monde des hommes ; la chute des anges fut provoquée par leur rébellion et celle-ci sans doute par leur concupiscence ; ils entraînèrent Hélène, l'emprisonnèrent dans un corps humain, l'assujettirent à une série de transmigrations au cours

---

(1) Voir nos cahiers n[os] 5 et 9.

(2) Voir votre bulletin n° 41.

(3) Eusèbe (H. E. II, 13) distingue le culte de Simon et Hélène des plus secrets mystères de la secte simonienne.

desquelles elle devint notamment l'Hélène de Troie, une prostituée de Tyr (4), la brebis perdue de l'Evangile (5).

Les anges se disputèrent entre eux et ne surent pas diriger le monde. Simon descendit alors à travers les sept ciels ; il prit en passant la forme des habitants de chaque ciel afin de ne pas en être reconnu et il finit par apparaître en forme d'homme en Judée ; il délivra Hélène, épousa celle qui, à travers les âges, avait su attendre son sauveur et assura le salut des hommes en se faisant connaître à eux, en leur révélant ses mystères.

Reprenons quelques-uns des éléments de ce mythe.

— Pour passer inaperçu des archontes, à travers les sept mondes qu'ils gouvernaient, Simon dût prendre leur apparence, c'est-à-dire revêtir la forme d'un animal. Pourquoi ces anges ou démons étaient-ils des animaux ? Selon Mani (6), c'est avec les membres épars des anges tués au cours de la guerre cosmique que le monde d'en bas, notre univers, a été constitué ; leurs os ont formé les montagnes, leurs cheveux les plantes, leur fiel même se retrouve dans le vin. Les animaux étaient nés aussi des archontes mais avant terme et dans les bouleversements ; ils seraient des avortons tombés du ciel à la manière de leurs créateurs inconscients, les archontes, qui seraient des êtres incomplets, d'où peut-être la forme animale attribuée à ceux-ci; la forme humaine, qui était faite à l'image de Dieu ne pouvait de toute manière convenir aux princes du monde matériel.

Les formes animales attachées aux sphères apparaissaient, en descendant de la plus haute, dans l'ordre suivant : Lion, taureau, homme amphibie (ou serpent d'eau ou dragon), aigle, ours, chien, âne. Ce sont ces apparences que dût emprunter Simon.

Il interprétait, paraît-il, l'histoire du cheval de Troie comme le symbole de la destruction des païens par eux-mêmes ; Epiphane (Hér. XXI. 3) qui rapporte le fait, a peut-être forcé l'allégorie simonienne mais il est évident qu'en prenant l'aspect des archontes cosmiques, Simon a imité les grecs se dissimulant sous la forme chevaline pour pénétrer dans Troie et délivrer Hélène. La déesse-mère était également une déesse aux chevaux et Hélène est parfois représentée entre deux cavaliers, ses frères, les Dioscures.

La piété de certains gnostiques (les Ophites) avait traduit

(4) Ce trait du mythe l'apparente à l'hémorroïsse des évangiles.

(5) Confirmation de la métempsychose simonienne.

(6) Cité par P. Alfaric. L'évolution intellectuelle de saint Augustin.

les raisons de cette descente du dieu sur terre dans l'hymne de l'âme qui nous est parvenu christianisé. C'est Jésus qui demande à son père de venir délivrer l'âme malheureuse mais ce Jésus ressemble étrangement à Simon et fort peu au Christ des Evangiles :

« ...l'âme cherche à échapper à l'affreux chaos
« et ne sait comment le traverser.
« C'est pourquoi, ô Père, envoie-moi !
« Je descendrai, les sceaux à la main,
« Je traverserai tous les éons,
« Je révélerai tous les mystères,
« Je montrerai les formes de dieux,
« Et j'annoncerai la sainte voie cachée
« qui est la Gnose ».

(Hippolyte. Elench. V. 10.2)

— L'emprisonnement d'Hélène est expliqué tantôt par la jalousie des anges contre elle (7) ou leur rébellion, tantôt par leur désir de la posséder. Epiphane donne une raison un peu différente. Hélène serait venue par ordre divin pour dérober aux archontes leur part de puissance ; en leur rendant sensible sa beauté, en se faisant désirer par eux, elle les amena à s'entretuer et à se vider de leur lumière. Ces allusions supposent un récit plus détaillé du genre de celui dont Mani a conservé le souvenir. Grâce à saint Augustin, qui cite cet hérétique, nous savons qu'une vierge de lumière se tient sur le soleil et la lune; de temps en temps elle se montre sans voile dans tout l'éclat de sa beauté ; les archontes, saisis de concupiscence, s'élancent vers elle mais ils ne peuvent la saisir, le lien de leurs pensées se relâche et la vie s'échappe de leur organisme vicieux.

Une histoire similaire a été transmise par Epiphane (Panarion, XXV. 2 s.) au sujet de Barbelo (divinité gnostique qui n'est autre qu'Hélène) : « Elle ne cesse de se manifester aux archontes sous une forme majestueuse quelconque et leur soustrait, par voie d'émission voluptueuse, leur semence afin de ramener ainsi à elle sa puissance disséminée dans les différents êtres ». Ainsi nous pouvons être sûr qu'Hélène fut à l'origine une déesse de la vie, puis une déesse de la lumière.

Ce conte repose sur le thème de la grande déesse de la fécondité qui découvre ses organes sexuels ; dans une savante étude (8), Isidore Lévy a suivi ce thème depuis l'Egypte jus-

(7) Selon le livre d'Enoch, les anges auraient désiré et séduit les filles des hommes.

(8) Mélanges Cumont, 1936, p. 817-845.

qu'au Japon. La légende est comparable à celle de la déesse Hathar en Egypte et de la déesse Ama-no-Uzume au Japon ; l'épisode de Baubô au cours de la procession des mystes d'Eleusis s'y rattache. Primitivement, le rite consistait en une danse lascive d'une prêtresse, danse destinée à provoquer le retour de la déesse-mère : « Ama-no-Uzume, possédée de l'esprit divin, fit sortir ses seins et baissa l'attache de ses vêtements jusqu'à ses parties sexuelles. Alors les huit cents myriades de dieux se mirent à rire tous ensemble » (9).

Il n'est pas indifférent de signaler qu'il y a un rapprochement curieux à faire entre le nom de cette divinité japonaise et celui de l'aspect féminin de Tammouz : Ama-usumgal-ana (mère incontestée du ciel) en sumérien. L'identité des deux noms est frappante et elle se rapporte à Ishtar (10).

Hélène étant descendue dans le Cosmos, il est légitime de penser qu'elle aussi, au moins dans l'une des formes de sa légende, devait traverser les sphères des archontes, comme Simon, en prenant l'aspect des animaux correspondants.

Simon disait d'Hélène qu'elle était une brebis (la brebis perdue) ; or il était fils de Rachel dont le nom signifie la brebis ; il fut donc lui-même un agneau, puis un bélier, époux de la brebis. De telles conceptions ne sauraient étonner les chrétiens du XX[e] siècle qui connaissent encore un dieu sauveur sous l'apparence de l'agneau.

Hélène, comme Ishtar, est un aspect de la très antique déesse-mère ; elle en est un aspect évolué, le dernier peut-être, celui qui s'est réfugié dans le secret des sectes à mystères mais qui, néanmoins, garde la trace de ses origines ; on le constatera en commentant l'un des traits légendaires d'Ishtar.

Cette déesse, allant délivrer des enfers les morts emprisonnés dans la terre, eut à franchir sept portes, en laissant chaque fois au passage une pièce de son vêtement ou de sa parure ; elle abandonna successivement 1) sa couronne, 2) ses pendants d'oreille, 3) ses colliers, 4) ses couvre-seins en métal précieux, 5) sa ceinture composée de pierres d'enfantement, 6) les bracelets de ses poignets et chevilles, 7) son vêtement de pudeur. En même temps, elle perdit ses forces et parut nue, désarmée, impuissante et prisonnière devant la reine des enfers.

Pour libérer Ishtar, Ea dut créer et envoyer un messager

---

(9) N. Matsumoto. Essai sur la mythologie japonaise, p. 22, 88, 131. Ajoutons que les dieux de l'Olympe rient également quand il surprennent Vénus et Arès dans le même lit. Hélène est une forme de Vénus.

(10) De ce nom dérive peut-être celui des amazones, prêtresses d'Artémis.

qui fut sacrifié à sa place et elle ne put remonter sur la terre qu'en reprenant à chaque porte les attributs de sa puissance, vêtements de sa divinité.

Le discours de l'empereur Julien sur la mère des dieux confirme ce point de vue. Parlant d'Isis qui est Ishtar, il écrit : « Isis, la nature, a sept robes puisqu'elle est revêtue et enveloppée de sept robes éthérées qui... correspondent aux zônes planétaires... »

Ishtar nous offre encore d'autres aspects qui vont nous ramener vers Simon et Hélène.

Quand la déesse propose à Gilgamesh de devenir son époux, ce dernier refuse en lui rappelant qu'à l'exception de Tammouz, son premier amour, elle a abandonné tous ses amants (un pâtre, un jardinier, etc...) après les avoir changés en bêtes (épervier, lion, cheval, léopard) et en ajoutant qu'il ne veut pas subir le même sort.

Or, un épisode identique se trouve dans l'Odyssée : Circé (l'Epervière), divinité de Tyrrhénie, vivait au milieu de ses amants transformés en lions, loups et porcs. Avant de s'unir à elle, le divin Ulysse (aussi méfiant que Gilgamesh) dit à Circé : « Comment puis-je m'unir à toi qui as changé mes compagnons en porcs et qui médites à mon égard un dessein perfide ? Tu veux que je sois nu pour m'ôter ma force et ma virilité ! Jure-moi par le grand serment des dieux de t'en abstenir ! » Circé accepta ; par la suite, elle indiqua à Ulysse le chemin du royaume des morts et les périls qui l'attendaient.

Ce que ces vieilles légendes permettent de comprendre, c'est la raison pour laquelle la déesse-mère changeait ses amants en animaux. Afin de créer la série des êtres, elle prenait elle-même la forme animale qui convenait et, pour s'unir à son parèdre, elle lui donnait la forme correspondante.

Or, Irénée nous le rapporte, Hélène était la mère (11) de toutes choses et elle donna naissance aux anges et aux archanges par qui fut construit le monde ; sachant qu'ils avaient la forme d'animaux et que Simon dût prendre leur apparence en traversant les sept ciels qu'ils gouvernaient, connaissant les récits d'Ishtar et de Circé, nous devinons qu'Hélène en fit autant ; pour être la mère des espèces, il fallait qu'elle en prenne la forme.

Si, dans son chapitre sur Simon, Hippolyte (*Philosoph.* VI.

---

(11) Elle correspond, dans le monde juif à Ève, la mère des vivants ou déesse de la vie, et dans le monde grec à Niobé.

16) nous parle précisément d'Ulysse et de Circé, c'est sans doute parce que Simon devait y faire allusion (12) ; nous savons d'autre part qu'Ulysse a représenté pendant plusieurs siècles, un type de Christ, il nous en reste des témoignages du 3e et du 5e siècles.

Ainsi, avant de devenir une déesse de salut, Hélène fut à l'origine une déesse-mère, créatrice de la suite infinie des êtres.

La grande déesse fut sans doute, dans une très haute antiquité, la divinité de civilisations matriarcales ; à la suite de changements de structure dans les sociétés humaines, elle dut céder la place à un grand dieu mâle, mais cette évolution eut lieu en plusieurs étapes.

Il est très probable qu'avant de devenir le dieu universel, la divinité féminine se transforma d'abord en androgyne. L'hermaphrodite est l'intermédiaire nécessaire et attesté entre la grande déesse et le dieu mâle ; il synthétise en une seule personne divine le double caractère du couple que la déesse forme avec son parèdre.

Ce n'est qu'ensuite, avec la tendance androcratique des civilisations modernes, que le dieu masculin put s'emparer de la prééminence. Des faits incontestables illustrent cette évolution.

Il y eut certainement un mythe féminin de la création du monde ; la grande mère donna naissance à la série incalculable

---

(12) D'autre part, Émile MIREAUX dans son ouvrage sur *Les poèmes homériques* (t. I, p. 243 s.) a écrit : « On retrouve en Circé toutes les caractéristiques essentielles de l'Artémis d'Éphèse, à quoi elle joint quelques traits de la figure de Déméter, autre déesse de la fécondité. L'initiation du premier degré aux mystères d'Eleusis comportait, entre autres cérémonies, un rite essentiel. Le deuxième jour des grands mystères... les mystes étaient conduits sur la plage de Phalère pour être lavés dans les flots... Chacun emportait avec lui un jeune porc qu'il lavait en même temps que lui-même dans l'eau salée. Après quoi, il était procédé au sacrifice de ces porcs mystiques... le porc et l'initié ne font qu'un; plus précisément les initiés deviennent des porcs, le porc étant l'animal sacré de Déméter; et il est plus que vraisemblable que, de même que les fidèles de Dionysos se déguisaient en boucs à l'origine, les fidèles de Déméter se déguisaient en cochons.

« Après leur transformation ils redeviennent — selon l'Odyssée X. — des hommes plus jeunes qu'ils n'étaient auparavant, beaucoup plus beaux et plus grands d'aspect. »

Il y a un rapprochement à faire, incontestablement, avec les passages du premier Évangile (VII, 6 et VIII, 32) où, après avoir dit qu'il ne fallait pas donner les choses saintes aux chiens ni jeter ses perles devant les porcs, Matthieu décrit le spectacle d'un troupeau de pourceaux allant se précipiter impétueusement dans la mer. La scène se passe « dans le pays des Gérazènes »; or, on a retrouvé à Geraza (en Palestine orientale), les traces d'une déesse laconienne qui ne serait autre qu'Artémis Orthia c'est-à-dire Hélène. (Voir the goddess of Gerasa. Annual of the american schools of Oriental Research. XIII, 1931, 32, 33, p. 149.)

des êtres vivants ; elle eut d'abord un enfant avec qui elle forma la première dyade ; ce couple fut aussi bien féminin (Déméter-Coré) que mixte (Astarté-Adonis).

Mais, quand le dieu mâle devint le Maître suprême, il s'empara de la légende primitive et se l'appliqua. C'est ainsi que Vishnou est représenté couché sur le serpent à la surface des eaux et que, de son nombril, sort le lotus d'où naissent Brahma, les dieux, les hommes, les bêtes. Ce portrait fut d'abord (on ne saurait le contester) celui d'une déesse-mère.

Les Juifs adoptèrent ce mythe dans leur histoire de l'arbre de Jessé qui sort du ventre du patriarche Abraham ; il ne paraît pas douteux que le récit juif est plus tardif que la légende hindoue, celle-ci se retrouvant dans le *Rig-Veda* (X. 82. 6) qui parle de « l'unique attaché au nombril de celui qui est sans parents », tandis que les premiers témoignages sur l'arbre de Jessé ne sont pas très anciens.

Non seulement, une dyade masculine (Vishnou-Brahma) a remplacé la dyade féminine ou mixte, mais aussi et surtout la déesse-mère primitive a été transformée en Dieu-Père ou en Patriarche et son cordon ombilical a été interprêté comme une tige végétale et, plus précisément, comme un lotus ou un arbre.

Nous saisissons sur le vif l'adoption par une société patriarcale d'un mythe provenant d'une civilisation gynécocratique.

Dans la préface qu'il a donnée au beau livre de Przyluski sur « *La Grande Déesse* » (13), Charles Picard a rappelé que le monothéisme mâle n'est pas primitif, qu'il est au contraire un aboutissement acquis après bien des efforts : « ...Le primat de « la Déesse mère, à l'aube des civilisations s'est imposé parce « qu'on ne comprenait pas, d'abord, l'action de l'homme dans « la conception... Pour des êtres qui ne savaient pourquoi ils « vivaient, et s'ils vivaient, la Déesse symbole de la fécondité, « seule, entretenait émotion et espoir jusqu'au delà de la tombe. « Apparue la première après le Chaos, la Grande Déesse n'a pas « seulement dansé à la tête du chœur des nymphes. Elle a évo- « qué... l'ombre... le grain... les fleurs... l'amour fragile des « êtres. Elle a donné la réplique au ciel au nom de toute la vie « terrestre... (Puis) on s'est élevé du particularisme de l'instinct « à l'universalisme de la pensée... la famille est devenue du type « agnatique au patriarcal. Le Dieu Père règne alors isolé au « ciel... Les mythes grecs, qui marquent bien le passage du

---

(13) Payot, Paris, 1950.

« ritualisme magique à la mythologie religieuse, ont relaté le « moment décisif où la Terre-Mère vient s'allier elle-même avec « le dieu triomphant... »

Dans le mythe simonien, le dieu suprême est encore hermaphrodite et il crée des couples qui, séparés, aspirent à se rejoindre ; le couple principal est mixte (Simon-Hélène) ; l'influence de la femme ou plutôt de la déesse-mère est toujours visible, comme elle le sera dans d'autres systèmes gnostiques, mais elle disparaîtra bientôt.

C'est vers l'année 100 de notre ère, approximativement, que se situe le système de Satornil, successeur du simonien Ménandre, système qui modifie la doctrine gnostique en en supprimant les éléments naturalistes. « C'est à cette époque que la lignée féminine a disparu du monde des esprits. Plus d'Hélène aux côtés du prophète, plus d'Ennoïa auprès du Dieu du Ciel. Les anges n'essaient plus d'enchaîner un être femelle dans la matière ; l'image, descendue du ciel, qui suscite leur convoitise, n'est plus une femme, mais le Logos mâle, l'image de Dieu lui-même d'après laquelle est créé l'homme terrestre. Cette éviction de la branche féminine du royaume des essences préexistantes marque une christianisation de la vision primitive. Dans l'Evangile de Jean, il n'est question non plus que de Dieu le Père et du Logos, son Fils. La troisième entité spirituelle de la Trinité, la déesse-mère est absente. La licence sexuelle simonienne avec sa valeur culturelle et mystique est remplacée par le rigorisme contraire : Le mariage et la génération viennent du démon. Bref, la doctrine de Simon et celle de Satornil sont séparées par l'intervention d'un courant né quelque part dans le paganisme, grossi d'affluents de toute sorte et recevant finalement son affluent le plus puissant du christianisme (14) ».
Ce serait donc au début du second siècle que Jésus aurait fait irruption dans les systèmes gnostiques où il aurait remplacé Simon et supprimé Hélène.

Nous partageons cette opinion d'une manière générale mais nous voyons cette évolution sous une forme beaucoup plus simple. Pour nous, le courant qui a renversé la première tendance gnostique est tout simplement le judéo-christianisme. Qu'il se soit grossi lui-même d'apports divers, cela n'est pas niable, mais c'est son origine juive qui a prédominé et c'est à un mythe païen, surtout grec, qu'il s'est attaqué tout en conservant encore beaucoup d'éléments païens.

La religion de Moïse (qui admettait la polygamie) était une religion mâle par excellence tandis que la religion grecque a

(14) Leisegang, La gnose, Payot.

toujours réservé une large place à la femme comme gardienne du foyer, prêtresse ou déesse. Les Grecs ont connu des messies sous forme de fils du ciel nés d'une mère humaine et ces mères, honorées de la faveur divine, ont été glorifiées et chantées. Au contraire, dans les nombreuses chimères imaginées par le peuple de Juda au sujet de l'Oint du Seigneur, il n'est jamais question de sa mère.

C'est en cela que Jésus et Jean-Baptiste, quoique judaïsés, ne sont pas juifs. Bien avant que l'archange Gabriel ait célébré la gloire de leurs mères, Elisabeth et Marie, Tirésias, s'adressant à Alcmène, jeune mère d'Héraklès, lui disait : « Réjouis-toi, toi qui as mis au monde le plus vaillant des fils... tu seras vénérée par le peuple d'Argos ». Les Evangiles où — souvent — Jésus ne veut pas connaître sa mère, et où il n'est presque pas question d'elle ne sont sans doute qu'un pâle reflet du récit primitif. Le judéo-christianisme a enlevé à la déesse-mère une partie de sa légende pour la donner au fils.

En effet, malgré la transformation de la déesse-mère en dieu sauveur, malgré le remplacement d'Hélène par Simon et l'usurpation du rôle de celui-ci par un Jésus gnostique qui fut catholicisé plus tard, on aperçoit encore des traces incontestables du premier mythe féminin.

Tout d'abord, dans les civilisations matriarcales, le père n'est considéré que comme un père adoptif, parent de l'enfant. Or, c'est bien ainsi qu'est présenté Joseph, père de Jésus et — avant lui — le père de Simon le magicien.

La *Pistis Sophia*, ouvrage gnostique en langue copte, fait une allusion très nette à l'affaiblissement des archontes par Jésus : « Et voici que, quand tous ceux qui se trouvaient dans les douze éons eurent vu la grande lumière qui était sur moi, ils tombèrent tous dans l'agitation les uns contre les autres et coururent de tous les côtés dans les cieux... et aveuglés par la lumière ils ne savaient pas contre qui ils luttaient... et tandis qu'ils luttaient contre la lumière voici qu'ils furent tous ensemble *dépouillés de leur force* et précipités dans les éons et ils furent comme des habitants de la terre morts et sans souffle de vie. *Et je leur pris à tous un tiers de leur force* pour les empêcher de mener à bien leurs mauvaises actions... » (Chap. 14 et 15).

La ressemblance avec la fable citée plus haut (d'Hélène-Barbelo - Vierge de Lumière - Amano-Uzume) n'est pas niable ; Jésus se substitue à la déesse-mère (devenue vierge de Lumière) et s'empare de ses contes sacrés qu'il déforme ; le rire des dieux est remplacé par leur agitation et la beauté féminine par la lumière mais ce bouleversement de l'histoire aboutit à une conclusion qui est ridicule quand on connaît le premier état de la légende et qui ne s'explique plus : les archontes se vident de

leur force non point en raison de l'accès passionnel dont ils sont saisis pour la déesse mais parce que Jésus est plus lumineux qu'eux-mêmes. Les théologiens ont moralisé, utilisé, transformé le thème primitif. Il est un astre qui éteint les autres, l'astre qui remplace Hélène, peut-être le soleil qui éclipse la lune.

La *Pistis Sophia* nous apprend également que, pour descendre sauver le monde, le Jésus gnostique dût abandonner son vêtement de lumière ; c'est ainsi qu'il passa inaperçu des anges cosmiques, mais ce vêtement lui fut indispensable au retour quand il lui fallut remonter auprès de son père. Les archontes le laissèrent passer car leurs noms étaient écrits sur la tunique divine (15). C'est en remontant qu'il rencontra Sophie-Hélène près du treizième éon et qu'il l'éleva avec lui.

Incontestablement, ce Jésus a emprunté son mythe à Simon; nous verrons plus loin que le rituel catholique fait, aujourd'hui encore, allusion aux vêtements de salut remis par Dieu à la Vierge Marie qui a pris la place de Sophie-Hélène.

Le mythe gnostique de Jésus est plus compliqué, plus tardif que celui de Simon (il comprend notamment douze cieux au lieu de sept), mais il vient du mythe simonien.

Une autre présomption très caractéristique, de la transformation de la déesse-mère en couple, peut être tirée des *Homélies Clémentines*. D'après ces écrits, Dieu s'est émané en couples de deux principes, dont l'un, celui de droite, est masculin et bon, dont l'autre, de gauche, procède de l'élément mauvais qui est féminin ; ainsi se prépare l'abandon de la lignée féminine par la coupure du premier dieu androgyne.

Jusqu'à Adam, nous dit-on, l'élément bon a précédé l'élément féminin et il y a eu sept couples : 1) Ciel et terre, 2) Soleil et lune, 3) lumière et feu, 4) jour et nuit, 5) santé et maladie, 6) gnose et ignorance, 7) vie et mort (16).

Mais, sans qu'on nous en explique la raison, l'ordre est inversé après Adam et Eve ; les hommes sont un mélange de bien et de mal. Pourquoi justement après Adam et Eve ? Ne serait-ce parce que le récit de la création, jusque-là réservé à la Grande Mère des vivants est attribué au Dieu Mâle ?

Autre surprise : quoique le premier personnage de chaque

---

(15) Le dieu créateur des espèces, en Inde est hermaphrodite et il porte, dessinée sur son manteau, la représentation des animaux. Brahm-Maya est mâle sur sa droite, féminin sur sa gauche.

(16) Les deux premiers couples sont les mêmes que ceux de Simon; le troisième couple simonien « Aur et eau » a été remplacé par son contraire « Lumière et feu ». Il y a sept paires de syzygies au lieu de trois.

couple appartienne à la lignée féminine, il est masculin comme le second ; il y a antagonisme entre des hommes dont le premier se rattache à la femme et le second à l'homme. Voici cette liste d'après les *Homélies* qui en donnent une composition plus primitive que celle des Reconnaissances : 1) Caïn et Abel, 2) Ismaël et Isaac, 3) Esaü et Jacob, 4) Aaron et Moïse, 5) Jean-Baptiste et le Fils de l'Homme, 6) Paul et Pierre, 7) l'Antéchrist et le Christ.

Nous apprenons ainsi que pour certains judéo-chrétiens — dont la philosophie était certainement dualiste — les descendants de la femme (déesse mère) étaient Caïn, Ismaël, Esaü, Aaron, Jean-Baptiste, Paul et l'Antéchrist. Il y eut donc une secte pour qui Jean-Baptiste descendait non seulement d'Aaron (ce que nous savons par les Evangiles), mais de Caïn et d'Ismaël et qu'il s'opposait au Fils de l'Homme. Nous savons par ailleurs qu'il fut un époux d'Hélène et que Paul (identifié à Simon) fut son disciple.

Malgré cette tentative de dénigrement du précurseur, il existe toujours dans les Evangiles un passage où le Christ affirme : « Entre tous ceux nés de la femme Jean est le plus grand ».

L'opposition entre le principe masculin et le principe féminin ne peut venir que de la lutte qui eut lieu entre une religion à dieu masculin et le culte de la grande déesse ou la religion simonienne dont Hélène personnifiait encore la déesse-mère.

Cette opposition s'aperçoit peut-être encore dans le préambule du IV[e] Evangile où le Verbe masculin (ancienne sagesse féminine) s'installe en tête du premier chapitre avant la Vie, être divin que connaissaient les Mandéens et dont le Nouveau Testament n'ignore pas le sens « éonien ».

Tous ces faits montrent que la déesse-mère s'est vue peu à peu déposséder de ses titres, de ses exploits, de ses livres, que ses rites ont été confisqués et transformés, c'est-à-dire déformés, adaptés.

Si, comme nous le croyons, la religion du dieu mâle suprême a triomphé de celle de la déesse-mère, elle n'a cependant pas pu la faire disparaître, elle a été obligée d'en tenir compte et d'établir avec elle un modus vivendi (17).

---

(17) Nous distinguons trois séries de représentations qui, apparues successivement, se sont maintenues pendant longtemps sans se confondre : après avoir été la maîtresse des animaux la Déesse est devenue l'épouse de deux consorts mâles, puis a formé un couple avec un seul époux... Dans le premier cas, rapports avec les animaux qu'elle chasse, maîtrise, ou rend féconds; rapports matrimoniaux dans les deux autres cas. La première série est principalement magique; les deux autres sont surtout mythiques.

Il ne suffisait pas de s'emparer de ses rites en disant que le dieu du ciel était antérieur à la déesse-terre et plus puissant qu'elle ; il fallait expliquer quels rapports existaient entre la déesse et le dieu.

On voulut d'abord supprimer et l'on ignora officiellement la religion qu'on remplaçait mais l'on s'aperçut qu'elle continuait d'être pratiquée et que là où elle était pourchassée, elle subsistait dans l'ombre. On la reconnut alors mais on l'annexa en la commentant ; on expliqua peut-être que cette déesse de la terre et de la vie était tombée du ciel, déchue de son ancienne splendeur et que son divin époux, le roi du ciel, descendait la sauver, elle et ses fidèles. Pour faire admettre le remplacement des cultes chtoniens et féminins par celui du ciel, il fallut montrer qu'il s'agissait d'un sauvetage divin, d'un salut spirituel.

Ainsi se comprendrait l'apparition du gnosticisme qui, sous ses formes diverses, n'est qu'un syncrétisme spirituel au service d'un dieu mâle unique. L'évolution dura longtemps sans doute, elle n'eut pas lieu partout de la même manière et elle ne fut certainement pas aussi simple que l'idée que nous en donnons ; nous pensons néanmoins que cette idée en rend compte d'une manière générale.

Dans cette hypothèse, le dieu Simon témoigne de l'effort qui fut tenté et réussi pour placer, près de la déesse-mère et au-dessus d'elle, un consort masculin plus ou moins hellénistique.

Ainsi que nous allons le voir, la tentative n'était pas nouvelle. L'œuvre d'Homère garde la trace des interpolations grâce auxquelles Hélène de Sparte, avec la collaboration d'une déesse troyenne, permit la création d'une Hélène de Troie.

L'Hélène homérique

En effet, on peut se demander si l'aventure d'Hélène n'a pas été insérée tardivement dans l'Illiade.

Au chant premier (152-160), quand Achille rappelle à Agamemnon les causes de la guerre, il ne cite pas le rapt d'Hélène par Pâris. Au XIe chant, Pâris ne rencontre point Ménélas au cours de la grande bataille. Les deux « rivaux » s'ignorent et n'éprouvent point d'animosité réciproque.

Au chant XI (vers 369 et 505), Pâris est appelé « époux d'Hélène aux beaux cheveux » ; cette Hélène est-elle l'épouse de Mé-

nélas ? On donne à Pâris le nom d'Alexandros (18), mais celui-ci est-il déjà le fils de Priam ? Selon Emile Mireaux (19), cet Alexandros est un héros indigène, un type de divinité locale, étroitement apparenté à Attis, époux d'une déesse de la beauté et de la fécondité qui aurait porté, elle aussi, le nom d'Hélène comme l'Hélène de Sparte.

Pindare, dans la 5e pythique (vers 110-112), écrit que les Anténorides de Troie, après l'incendie d'Ilion, débarquèrent en Libye avec Hélène ; celle-ci ne saurait être l'épouse de Ménélas.

Au XIe chant, Diomède blessé par Alexandros ne le traite nullement de suborneur et de coureur de femmes — comme le fait Hector au troisième chant dans une partie moins ancienne — mais de lorgneur de vierges, ce qui exclut l'hypothèse d'un enlèvement de l'épouse de Ménélas par le bel Alexandros.

En outre, si dans l'état actuel de l'épopée homérique, Pâris-Alexandros est considéré comme le responsable malfaisant de la guerre de Troie, certains passages laissent supposer d'autres causes à ce conflit. Selon V. 62, ce furent les nerfs d'Alexandre, non Alexandre lui-même, qui furent à l'origine du conflit.

La prétendue rivalité de Ménélas et de Pâris peut très bien provenir d'une confusion entre les deux noms d'un même personnage divin ou n'être qu'une conséquence de l'union de la déesse avec des parèdres différents. Déjà, l'on peut se douter que le concours de beauté au cours duquel Pâris favorise Aphrodite aux dépens d'Athéna et d'Héra est un doublet de la liaison de Pâris avec Hélène qui est un avatar ou aspect de Vénus.

De même, les faiblesses et les infortunes de Ménélas, comme l'insistance mise à traiter Pâris d'efféminé, peuvent provenir du rôle subalterne joué par le consort mâle, de son effacement devant la Grande Déesse. Si Pâris « à l'aspect divin » se revêt parfois d'une peau de panthère (III, 16-17) comme Dionysos, c'est peut-être parce qu'il conserve ainsi le souvenir du temps lointain où il était un dieu chasseur accompagnant la Dame des Fauves.

Quand Hélène (IV 218-220) verse dans le vin une drogue d'ou-

---

(18) Alexandros, véritable nom de Pâris, n'est qu'une épithète de Hera et le nom d'invocation de Cassandre. Kassandra-Alexandra serait donc, comme Iphigénie, un avatar d'Artémis. Alexandra c'est l'auxiliatrice.
Artémis-Hécate, si elle apparaît peu dans l'Iliade, n'en combat pas moins du côté des Troyens.
Pâris : Alexandre correspond à Salomon en hébreu; on peut supposer qu'Hélène-Alexandra a été assimilée à une Salomé.

(19) Les poèmes homériques et l'histoire grecque. A. MICHEL. 2 vol., 1948 et 1950, t. I, p. 371.

bli, elle agit en déesse minoënne ou mycénienne, en magicienne comme Circé ou Médée. Quand l'Odyssée mentionne (IV 38) un séjour de Ménélas en Egypte, c'est parce qu'il y était l'objet d'un culte comme en Arcadie et en Cyrénaïque. Il est prouvé qu'à une époque antérieure à Homère, Ménélas et Hélène étaient adorés comme des dieux.

Par conséquent, il est fort possible qu'une légende concernant des divinités locales ait été fondue avec un récit historique ou transposée en histoire vécue concernant des héros de la Grèce continentale.

Déjà, les dénégations et palinodies de certains écrivains grecs déclarant qu'Hélène n'était pas coupable ou même, n'était pas allée à Troie, permettent de le penser. S'il faut distinguer l'Hélène humaine d'une déesse du même nom, on comprend la confusion qui s'est produite.

D'autres héros de l'Illiade et de l'Odyssée sont des divinités. Achille n'est que l'une des multiples formes du dieu qui meurt et qui renaît et dont les rites se retrouvent sur tous les rivages méditerranéens. Protecteur des marins, à qui il se manifestait par le feu saint Elme, il était « Seigneur du Pont » (20). Il fut même assimilé à Adam par les *Homélies Clémentines* (VI, 14) : « Du mélange de l'eau et de la terre, le premier homme fut façonné dans la force de l'âge et, comme il n'avait jamais approché ses lèvres du sein d'une femme, il fut appelé « Achille ».

Patrocle, son substitut, meurt en jouant le rôle du dieu, après avoir revêtu ses armes, et sa mort met fin à l'abstention d'Achille ; celui-ci réapparaît alors entouré d'une nuée lumineuse et surmonté d'une grande flamme. Patrocle est enterré dans le tombeau d'Achille car il est mystiquement le même personnage (21).

E. Mireaux (op. cit.) montre qu'Ulysse fut également un personnage rituel et, plus précisément, qu'il joua le rôle de bouc émissaire. Après avoir été insulté publiquement par Euryalos, Ulysse s'embarqua la nuit sur un bateau neuf avec un coffre

---

(20) Comme les dioscures et comme le dernier des cabires, Achille est un septième enfant. Hélène devint sa femme dans l'autre monde sous le nom d'Achillea. Achille, déguisé en femme, s'appelle Pyrrha.

(21) Ce furent les Locriens et les Eoliens qui construisirent sur la butte d'Ilion la huitième Troie vers l'an 700 av. J.-C. après en avoir chassé les tribus thraces. On peut penser que leurs comptoirs avaient précédé la conquête. En vertu d'un usage ancien qui dura jusqu'au IVe siècle av. J.-C. et qui reprit au IIIe, les Locriens Epicnémidiens de la Grèce continentale fournissaient à Ilion deux jeunes filles destinées à être les servantes d'Athéné. Or, Patrocle est de Locride comme les vierges consacrées à Athéné Ilias.

rempli de présents ; il s'endormit et son navire fut abandonné aux vents et aux courants ; dans les derniers chants, il apparaît sous la forme d'un mendiant loqueteux, battu, insulté et quitte Ithaque pour la seconde fois.

Quand, après son naufrage (au VIe chant de l'Odyssée), il est découvert par Nausicaa, on assiste à un rite de renouvellement au cours duquel la jeune princesse s'identifie à Clyméné, fille du roi de Daïtis près d'Ephèse ; et le divin Ulysse remplit le rôle tenu d'abord par la déesse Artémis.

Ces exemples d'Achille, de Patrocle, d'Ulysse, établissent que les récits homériques nous ont transmis ces légendes sous une forme secondaire et qu'ils les ont modifiées et utilisées à certaines fins.

Dans ces conditions, il ne serait pas étonnant que Ménélas, comme Hélène, ait été une divinité de l'arbre, de la fécondité, avant de devenir roi légendaire de Sparte et frère d'Agamemnon.

On sait que Thésée et son ami Pirithoüs décidèrent un jour d'enlever chacun une fille de Jupiter. Ils parvinrent à capturer Hélène qui dansait dans le temple de Diane Orthia à Lacédémone ; à peine âgée de sept ans, elle s'y trouvait depuis trois années. Tirée au sort, elle échut à Thésée et elle en eut une fille Iphigénie (22).

Les deux amis essayèrent alors de s'emparer de Proserpine qui était en Epire, mais ils furent emprisonnés chez Pluton, éternellement selon les uns, délivrés par Hercule suivant les autres.

Pendant la captivité de Thésée, les Dioscures firent une incursion dans l'Attique pour reconquérir leur sœur Hélène et emmenèrent Aethra, la femme de Thésée. Ils n'exigèrent des Athéniens vaincus d'autre réparation pour le rapt de leur sœur que d'être initiés aux mystères d'Eleusis.

La guerre de Thésée contre les Dioscures pour Hélène et Proserpine était un sujet mystérieux. Si les frères d'Hélène ne figurent pas dans le récit de la guerre de Troie, c'est parce qu'ils avaient été divinisés.

La guerre de Troie nous apparaît, dans les textes dont nous disposons, comme l'application d'un mythe à des souvenirs et légendes plus ou moins historiques. Hélène de Troie, comme son dernier avatar, l'Hélène simonienne, était une déesse.

(22) Selon le protévangile de Jacques, la Vierge Marie resta au templa jusqu'à l'âge de 12 ans et c'est un miracle qui désigna le vieil époux à qui le confier.

On l'a constaté, les divinités qui se portent au secours des Troyens (Apollon, Artémis, Latone, Arès, Aphrodite, le fleuve Xanthe), appartiennent au fonds ancien, tandis que celles des Grecs indiquent une mystique plus développée (Hera, Pallas-Athénée, Poseïdon, Hermès, Héphaîstos, la vierge Tritogénie née du cerveau de Zeus).

Lucien, après Pindare, Euripide, Isocrate, témoigne qu'Hélène fut reçue parmi les Immortels et qu'elle devint une divinité marine. Hélène possédait des sanctuaires à Sparte, à Rhodes (où elle était nommée « Celle des arbres »), à Memphis, des tombeaux à Térapnée, en Palestine et même en France, une grotte à Brasiai où elle avait veillé sur Dionysos enfant.

On conservait en des lieux sacrés son collier et son trépied ; c'est dans le temple d'Athéna de Lindos que les prêtres montraient aux fidèles la coupe célèbre qui avait été moulée sur son sein et qui lui était consacrée (23) ; une herbe magique servant à guérir les maladies portait son nom : l'hélénion.

Elle mit son mari et ses frères au nombre des dieux, et Isocrate allègue que les Lacédémoniens offraient des sacrifices à Ménélas et à Hélène, non pas comme à des héros mais comme à des dieux.

On a retrouvé à Gerasa la trace d'une déesse « laconienne » qui est presque certainement Hélène ; en Laconie, les jeunes femmes célébraient les fêtes des Hélénies et faisaient en l'honneur de la déesse des processions comme à Artémis. Homère (24) comparait déjà Hélène à Artémis.

Le culte d'Hélène

Hélène joua un grand rôle religieux et rassembla en elle les traits de la déesse mère du bassin méditérranéen sous ses diverses formes ainsi que d'Artémis, d'Aphrodite, d'Isis, etc. Hérodote (II. 112-120) rapporte qu'elle était pour les Egyptiens l' « Aphrodite étrangère » qui était adorée dans le Temple de Protée à Memphis.

Chez les Arabes, Vénus Uranie ou Aphrodite, la même qu'Astarté et Anaïtis, — identifiée à la planète Vénus — s'appelait Zohara, la belle, la fleurie. Les astrologues arabes la qualifient de Saad-Maghir (Fortuna Minor) par opposition à la planète

(23) Pline, H. N. XXXIII, 81.

(24) Odyssée, ch. IV, vers 121.

Jupiter qu'ils nomment Moschteri et qui est pour eux Saad-Kebir (Fortuna Major).

Zohara était la déesse de la musique, de l'harmonie universelle, elle possédait la lyre d'Apollon ; elle était chargée de la conduite des sphères, elle en réglait la marche aux sons de la lyre.

Cette Zohara-Uranie possédait à *Memphis* (selon Hérodote), dans le temple de Protée, une chapelle avec un autel sous la dédicace de Vénus étrangère ; Hérodote identifie donc, à juste titre, cette Vénus à Hélène, fille de Léda.

Son culte dura beaucoup plus longtemps qu'on ne l'imagine puisqu'en l'an 58 de notre ère, le 9 janvier, sous le règne de Néron, une dame ou un jeune homme du nom de Ploutas, vivant en Egypte, offrit une minuscule coupelle d'or « à Hélène, sœur d'Aphrodite » (25).

La déesse ne fut pas à l'origine une héroïne de comédie ou la protectrice des courtisanes. Les Grecs hellénistiques traduisaient par « telesphoros » le mot hébreu signifiant prostituée ; or le mot grec désigne ce qui est mûr ou fait mûrir, la divinité qui achève et qui est achevée, qui s'intéresse donc à la vie, à la végétation (26).

Déjà Homère, quoique ayant ignoré le sens primitif du mythe, pressentait une erreur et expliquait qu'en quittant sa patrie et en trahissant Ménélas, Hélène n'avait fait qu'obéir à une impulsion des dieux. Quoique vraie en un sens, la justification n'était pas claire ; Homère n'avait pas vu toute la vérité, il était « aveugle » selon la légende.

Au VIe siècle avant notre ère, Stésichore (27) qui avait flétri l'impudeur de la fille de Tyndare avait été rendu aveugle, lui aussi, par Aphrodite. Il avait dû alors composer une palinodie où il affirmait : « Non, l'épopée n'a pas dit vrai ; non, Hélène, « tu n'es pas montée sur les vaisseaux solidement pontés et tu « n'as pas abordé en vue d'Illion ». Il recouvra la vue sur le

---

(25) La coupe est au musée du Caire; l'inscription est grecque.

(26) La traduction par « prostituée » reflète le souvenir probable d'orgies rattachées au culte de la déesse. « Telesphoros » signifie le soleil et les fruits qu'il fait mûrir; ce nom désigna aussi un enfant assesseur d'Eshmoun, d'Esculape, d'Hygie.

(27) Le nom de Stésichore paraît être un nom générique : commission des huit, « qui organise les chœurs », et il désigne le coup de dés qui amène le huit. Notre antiquité a connu un tombeau de Stésichore dont les diverses parties (colonnes, degrés, angles) étaient au nombre de huit, et ce nombre était gnostique; chez les pythagoriciens, il signifiait l'égalité entre les membre de la secte.

champ. Platon (dans Phèdre) attache assez d'importance à ce fait légendaire pour le rapporter et le commenter.

Mais quelle explication donnait donc Stésichore de la guerre de Troie ? Elle était très simple : la véritable Hélène n'avait nullement failli ; c'est seulement son « apparence », son double qui avait trahi Ménélas.

Cette affirmation est semblable à celles des gnostiques simoniens qui, six cents ans plus tard, prétendront qu'Hélène est une âme divine tombée sur terre et que Simon la ramena dans sa patrie céleste, de même qu'ils diront que le Christ n'est pas mort sur la croix, qu'il n'a souffert qu'en apparence et que son double est remonté au ciel.

L'Odyssée disait : « Celui qui possède Hélène est le gendre de Zeus ». Or Simon, époux mystique d'Hélène, se proclamait la grande puissance émanée de Dieu. La différence provient sans doute du passage du mythe matriarcal dans une société patriarcale.

Homère (IV. 21) comparait Hélène à Artémis ; et Eustathe, au IVe siècle, rappelait que de très anciens commentateurs expliquaient ainsi le rapprochement d'Hélène et d'Artémis : « Artémis symbolisait la lune et Hélène représentait la femme qui, « déchue du monde lunaire, était destinée à le regagner un « jour ». Nous voici devant un mythe qu'on ne peut pas s'empêcher de qualifier de gnostique.

Or, nous savons que l'interprétation des poèmes homériques dans ce sens date des Pythagoriciens. Ceux-ci auraient « appelé « Homère à la rescousse et, feignant de s'appuyer sur un vers « de l'Iliade qu'ils avaient falsifié au préalable, ils ont fait de « l'océan le... chemin par lequel les âmes descendent sur terre « et par où elles remontent au ciel. A travers l'océan, les mystes « de Pythagore regagnent leur patrie céleste... Qu'est-ce que les « Iles des Bienheureux ? Le soleil et la lune... » (28).

A ces paroles de J. Carcopino, M. Delatte ajoute (29) : « Par « une série d'interprétations tendancieuses, voire de falsifica- « tions éhontées, ils convertirent si bien Homère à leur croyance « qu'au IVe siècle av. J.-C., ils étaient unanimes à puiser dans « ses vers les témoignages qui la confirmaient ».

Cela pourrait nous incliner à penser que les Pythagoriciens sont à l'origine des sectes qui ont créé les systèmes religieux qu'on appela gnostiques quelques siècles plus tard.

---

(28) J. Carcopino. La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure.
(29) Études pythagoriciennes.

Au moment où Simon le Magicien instituait ou faisait revivre dans le proche-Orient le culte d'Hélène, des néo-pythagoriciens édifiaient à Rome leur basilique de la Porte-Majeure ; dans ce sanctuaire étaient représentés Hélène, Pâris, les Dioscures.

Les néo-pythagoriciens épanchaient leurs libations en invoquant Zeus-Soter, Héraclès et les dioscures parce que Zeus était le maître de toute subsistance, Héraclès la force de la nature, les Dioscures représentant l'harmonie universelle (Jamblique, V.P. 155).

Peut-être se servaient-ils d'un « crater » semblable à celui d'Hélène. Ce crater avait été fabriqué par Vulcain qui l'avait donné à Pélops ; le fils de ce dernier, Ménélas, perdit le « crater » quand Hélène partit avec Pâris en emportant ses bijoux et ses meubles. Hélène le jeta dans la mer près de l'île de Cos, des pêcheurs le trouvèrent et le consacrèrent à Apollon. La plupart des auteurs n'y font allusion que pour célébrer le népenthès qu'Hélène versait dans leur vin pour les réjouir. Elle avait rapporté ce remède d'Egypte.

L'enlèvement d'Hélène, correspondant à celui de Médée par Jason, était — comme la conquête de la toison d'or — une initiation ; les amants n'étaient pas coupables ; ils obéissaient à Aphrodite et emportaient, avec l'autorisation de Tyndare, la sympathie des Dioscures et des présents nuptiaux. Hélène et Pâris possédaient chacun des puissances surnaturelles qui s'attiraient invinciblement. Pâris avait contemplé la majesté divine sur l'Ida, Hélène savait lire dans l'avenir et composer des philtres qui assoupissaient les douleurs et les maux. On a prétendu qu'il n'y avait eu commerce charnel ni entre Pâris et Hélène, ni entre Jason et Médée.

Nombre d'épisodes de l'Iliade prouvent qu'à l'époque d'Homère les Grecs croyaient les dieux capables d'enlever les hommes qu'ils aimaient sans que personne ne s'en aperçoive.

C'est ainsi que furent rendus invisibles et enlevés (même quand l'enlèvement n'est pas expressément décrit : Pâris par Aphrodite (Il. III. 380), Enée par Apollon (V. 344), Idaîos, fils de Darès prêtre d'Héphaîstos, par ce dernier, Enée par Poseidon (XX. 325), Ajénor par Apollon (XXI. 516).

Il est à souligner que tous ces enlèvements ont eu lieu du côté troyen.

Les Grecs croyaient également qu'un dieu pouvait descendre du ciel, enlever une jeune fille mortelle et en faire son épouse (Od. VI. 280). On sait que furent ainsi enlevées : Europe,

Ganymède et Io par Jupiter, Proserpine par Pluton, la femme de Pluton par Pirithoûs et Hercule, Déjanire par Nessus, Hélène par Thésée, la femme de Thésée par les Dioscures.

Mais, primitivement, c'était sans doute la déesse qui enlevait le dieu à la manière de Diane-Séléné qui aimait Endymion.

La Bible juive connaît ces enlèvements : Eli fut transporté au ciel dans un char de feu, Sarah fut enlevée deux fois à Abraham, Dinah, fille de Jacob, enlevée par Sichem.

Il n'est donc pas étonnant que Simon le Magicien ait pu sauver Hélène et que celle-ci, tombée du ciel, déchue, perdue, ait été ramenée par lui, enlevée jusqu'au royaume céleste où elle siégeait primitivement.

Hélène et Simon étaient de Samarie ; du moins les écritures chrétiennes l'affirmaient. Or, c'est seulement depuis vingt-cinq ans qu'un commencement de preuve archéologique est venu appuyer cette affirmation.

Au cours de fouilles qu'il dirigea à Sébaste en 1931, le professeur J.-W. Crowfoot mit à jour, parmi les restes d'un temple antique de la déesse Koré-Perséphone, deux reliefs représentant les bonnets jumeaux des Dioscures surmontés d'une étoile à huit branches.

Dans une étude consacrée à cette découverte (30), le R. P. Vincent a montré qu'Hélène, dont la statue fut retrouvée à Samarie, était alors identifiée à Koré (la jeune fille) ; elle tenait de la main droite une torche enflammée et de la main gauche des épis de blé. Ainsi se trouve établi sans conteste le culte d'une Hélène « d'origine grecque » en Samarie.

Il n'est pas ici question de Simon, mais il figure peut-être symboliquement dans les débris du temple. Ne serait-il pas l'un des Dioscures ? ou même la torche que tient la déesse ? Souvenons-nous que Pâris devait être la torche destinée à mettre le feu à Troie ; d'autre part, selon une légende de Preneste (Palestrina), une « jeune fille » qui vivait avec ses deux frères fut fécondée par une étincelle du foyer et mit au monde un enfant. Or, le dieu Simon était le dieu du feu et avait un enfant pour assesseur (31).

---

(30) Revue biblique, 1er avril 1936, p. 221. Le culte d'Hélène à Samarie. L'auteur utilise l'ouvrage très important pour ce sujet, de CHAPOUTIER : Les dioscures au service d'une déesse.

(31) Voir notre bulletin n° 37.

Hippolyte, dans son chapitre sur les Naassènes (gnostiques simoniens), fait allusion à leurs mystères de Perséphone fille de Cérès (Koré, identique à Hélène). Il faudrait donc penser qu'une secte samaritaine de salut, secte juive, hérétique ou pré-chrétienne, gnostique « avant la lettre », fortement hellénisée, aurait, comme les pythagoriciens, tiré des œuvres d'Homère certains mythes, notamment celui d'Hélène.

Un trait du mythe d'Hélène peut être rapporté aux relations anciennes d'Osiris avec la Syrie et notamment avec Byblos ; selon la légende, Isis passa dix ans dans un lupanar de Tyr pendant lesquels elle recherchait les reste de son mari. De même Hélène, au cours de l'une de ses incarnations, aurait, selon les Pères de l'Eglise, été une prostituée de Tyr. Faut-il en inférer que, comme déesse-mère, elle perdait et ressuscitait son mari avant d'être mise au second rang et d'être, à son tour, perdue et sauvée par son parèdre devenu premier dieu à sa place ?

Le rapprochement avec Isis est d'autant plus troublant que les chrétiens qualifiaient de prostituées toutes les déesses païennes et que la déesse de Tyr (c'est-à-dire de Phénicie, du pays de Cana) était Astarté dont Lucien nous dit que c'était la même que Séléné ou Hélène qui (dans les « Reconnaissances Clémentines ») est appelée Lune (32).

Lycophron appelait Hélène la « Bacchante aux cinq lits ». Considérée comme déesse, elle avait eu pour époux Zeus, Endymion, Hélios, Musée et Pan ; assimilée à une femme, héroïne d'une histoire vécue, ses maris auraient été Thésée, Ménélas, Pâris, Deïphobe, Achille. Elle figure, transformée, dans l'Evangile chrétien, sous les traits de « la femme aux cinq maris ».

Traces de Simon et d'Hélène dans les écrits chrétiens

Le Nouveau Testament contiendrait des passages de la Grande Proclamation de Simon le Magicien. On les trouverait en I Cor. XI 32, en Eph. VI 14, en Mat. III 10. Il y en a sûrement d'autres. Selon Epiphane (XXI 3.4) un livre de Simon utilisait les Epîtres de Paul ; c'est le contraire qu'il faut croire mais, en tout cas, nous pouvons être certains que la doctrine des Epîtres était en partie celle de Simon et nous sommes en droit de penser que cette partie simonienne coïncidait à peu près avec les passages réellement pauliniens.

---

(32) L'appellation de prostituée a pu également provenir du fait que « l'amour est un don d'Ishtar », que cette déesse était reine du plaisir et de la joie. Son culte était associé aux prostitutions sacrées et le nom de ses hiérodules « ishtaritu » signifiait aussi coutisane.

C'est ainsi que les récits sur la brebis perdue, sur les différents Simon, le passage où Jésus promet à ses disciples (comme l'avait promis Simon) les premières places au ciel, proviennent vraisemblablement des textes simoniens.

L'ancien Simon, dieu ou homme, a dû figurer dans les livres de ses disciples et on peut présumer que le nom de Simon, dans les Evangiles, même quand il est corrigé par l'adjonction de pseudonymes ou de qualificatifs destinés à faire prendre le personnage pour un autre, désignait primitivement Simon le Magicien.

Qu'il soit traité de lépreux, de pharisien, de cananéen, de cyrénéen, de frère de Jésus, Simon est toujours Simon. Nous savons, par exemple, qu'il était disciple de Jean-Baptiste ; or le mot disciple est souvent traduit par « fils » ; Simon, disciple de Ioannès, est fils de Jonas, Bar Jonas. Et c'est effectivement ce nom que Jésus lui donne d'une manière solennelle : il rencontre Jésus lors du baptême de Jean qui ouvre l'histoire évangélique. Bien entendu, il a été transformé en Simon-Pierre mais cette transformation est tardive et pose beaucoup plus de questions qu'elle n'en résout.

C'est pourquoi nous allons essayer de discerner quels sont, parmi les récits évangéliques, ceux qui peuvent s'appliquer au sauveur Simon, prédécesseur chrétien de Jésus, à la fois comme dieu et comme homme. Nous n'avons nullement la prétention de découvrir tous les textes d'origine simonienne ou tous leurs vestiges ; nous voulons simplement montrer que leur existence n'est pas une hypothèse absurde et qu'une étude plus poussée pourrait en déceler d'autres.

Simon le lépreux

Il est vraisemblable que les lépreux, les malades de l'Evangile sont, comme les possédés, des hérétiques et, surtout, des Samaritains. La lèpre c'est une tare, un type de péché (Ps LI, 17). Origène parle des hérétiques comme des lépreux de l'intelligence (Hom. VII in Nu.). Chrysostome compare l'impureté du péché à la lèpre (Hom. IV in Ti. 2).

Alors qu'aucune autre maladie ne provoquait la séparation du malade de sa famille ou de ses voisins, la lèpre exigeait l'exclusion de la communauté, le lépreux devant vivre hors des agglomérations et porter des vêtements déchirés. Par contre, et ce sentiment s'expliquerait, les lépreux symboliques, les hérétiques, étant des séparés, devaient se prétendre des purs qui ne voulaient pas se salir au contact du siècle mauvais et des villes polluées.

Epiphane discernait quatre sectes samaritaines : les Esséniens, les Sabéens, les Gorothéniens, les Dosithéens (desquels auraient dérivé les Sadducéens). Hégésippe (judéo-chrétien) allait plus loin : pour lui les Samaritains, en bloc, constituaient une secte parmi les sept sectes juives. (Rappelons que l'un des sens du nom « mandéen » est lépreux).

Ces faits confirmeraient que Simon le lépreux, dans la maison duquel se rendait Jésus et où il reçut l'onction, était Simon le Samaritain, le Magicien, le Pharisien, c'est-à-dire l'hérétique, l'adversaire, non pas l'adversaire de Jésus mais celui de judéo-chrétiens ou chrétiens dont la foi avait évolué et qui considéraient leurs précurseurs comme des hérétiques ou des chrétiens incomplets ou arriérés (33).

Simon et l'onction (ou le Pharisien et le lépreux)

C'est dans la maison de Simon le *lépreux* de *Béthanie* (Mat. XXVI, 6 - Mc XIV, 3) *qu'une femme* verse sur la tête de Jésus les parfums contenus dans un vase d'albâtre en présence des disciples (34).

Dans le récit correspondant de Luc (VII, 36-50), il s'agit de Simon *le pharisien* et *d'une femme de mauvaise vie* (35). Là encore, les qualificatifs employés sont péjoratifs.

Le IVe Evangile (Jean XII, 3) précise que cette femme est *Marie, sœur de Marthe* (36) et un apocryphe fait de *Simon pharisien l'époux de Marie* sœur de Marthe, ce qui nous rapproche de Simon et d'Hélène.

D'autre part, Luc (IX, 52 ; XIII, 22 ; XVII, 11) rectifie le lieu de la scène ; elle se passe non pas à Béthanie mais à *Samarie*, ce qui est plus naturel s'il s'agit de Simon et d'Hélène.

La scène paraît se dérouler dans un lieu de réunion de la

---

(33) Pour les juifs ennemis de Jésus et pour les judéo-chrétiens, le diable est Samaritain et parfois Jésus s'identifie à Simon. Mais pour Jésus, les juifs (ou judéo-chrétiens) sont du diable. Bien entendu cette polémique n'est pas contemporaine de Jésus; elle est du IIe siècle.

(34) Les Évangiles parlent beaucoup plus des disciples que des apôtres.

(35) Jésus se met à table. La cène a lieu « chez Simon », c'est-à-dire dans son temple. La femme de mauvaise vie est probablement Hélène.

(36) Le nom de *Marthe* n'appartient pas à l'Ancien Testament; il vient de l'araméen tardif (fin du IIe siècle av. J.-C.); il est le féminin de Seigneur et signifie *Dame* ou *Maîtresse*.

secte simonienne ; la statue du dieu va être ointe avant la célébration du mystère (37).

La cérémonie comportera sans doute un repas sacré, des prières, un enseignement du dieu, une onction, l'annonce de la mort et sans doute la résurrection qui a été attribuée par la suite à Lazare.

On remarquera en effet que Simon, qu'il soit pharisien ou lépreux, n'intervient pas ; son rôle appartient à un autre. C'est Jésus qui explique : « le parfum, c'est pour ma sépulture » mais c'est Lazare qui meurt et qui ressuscite.

Simon le Zélote ou le Cananéen

Simon le Zélote est identique à Simon le Cananéen ; il est apôtre comme Simon Pierre dont le champ d'activité missionnaire couvre le sien en partie ; s'il ne se confondait pas avec lui il faudrait compter deux Simon dans la liste des apôtres. Simon Pierre n'est que Simon Paul judaïsé.

Il a souvent été considéré comme le frère de Jésus ; il aurait prêché en Egypte et à Cyrène, ce qui le rapproche de Simon le Cyrénéen, et il aurait été — lui aussi — crucifié (sous Domitien, c'est-à-dire entre 81 et 96, mais dans nos textes remaniés qui n'ont presque rien d'historique, les dates importent peu).

Simon le cyrénéen

Nous pensons avoir établi (dans le Cahier n° 6, page 24 : Deux hommes pour une croix) que ce fut Simon le magicien qui, dans le récit évangélique primitif, était fictivement crucifié.

Simon le diable

Dans l'Evangile selon Matthieu (IV), le diable qui vient tenter Jésus au désert connaît parfaitement les miracles de Simon le Magicien ; il demande à Jésus de changer les pierres en pains et de se laisser tomber du haut du Temple porté par les anges, miracle que Simon se vantait d'accomplir. « Si

---

(37) Le rite de l'onction parfumée est grec et romain; il n'est pas juif.

tu es le Fils de Dieu, fais-en autant » semble dire le Diable, mais Jésus n'accepte pas. Cependant le démon, qui n'ignore pas la Bible, même dans sa partie la plus récente, lui rappelle un passage du psaume 91 : « ...les anges de l'Eternel te porteront dans leurs mains de peur que ton pied ne heurte contre la pierre... ».

Jésus ne se laisse pas convaincre pour autant et ce refus est étonnant de la part de quelqu'un qui a été déjà transporté par le saint Esprit au désert et retransporté par le diable au-dessus de « la ville sainte » (38), puis sur une haute montagne (39), (tout cela sans dommage) et qui, de plus, dispose des anges pour le servir.

L'Esprit saint de nature féminine (sa mère) qui transporte Jésus dans les airs en Galilée n'aurait-il pas revêtu, pour la circonstance, la forme d'une colombe, de cette même colombe (40) qui descendit sur le Christ lors de son baptême dans le Jourdain ? En tout cas la scène est à rapprocher du « transport en esprit » de Jean sur une haute montagne par les soins de l'un des sept anges (Apocal. XX. 10).

Cette histoire de tentation est invraisemblable même pour un chrétien. Comment admettre que l'Esprit saint transporte Jésus dans le désert ou à la ville pour le tenter ? Pourquoi cette épreuve ? Pourquoi ce jeûne de quarante jours alors qu'ailleurs les Evangiles proclament que, contrairement à Jean-Baptiste, Jésus mangeait et buvait ? Pourquoi cette apparition personnelle du diable avec ses propositions mirifiques ? une pareille apparition ne se trouve nulle part ailleurs ni dans l'Ancien Testament, ni dans le Nouveau. Sous quelle forme le diable est-il apparu ? La 2ᵉ Lettre aux Corinthiens (II. 14), nous a fait connaître que Satan se métamorphose en ange de lumière ; or, précisément, les *Reconnaissances Clémentines* qualifient Simon « de malin se transformant en lumière de splendeur ». Le diable tentateur serait donc Simon apparaissant sous la forme d'un ange lumineux.

Il semble probable que les premiers textes ne contenaient nul récit de tentation. Il s'agirait plutôt d'une sorte d'initiation

---

(38) La « ville sainte » n'était pas nécessairement Jérusalem.

(39) Jésus était enlevé, à travers les airs, sur la montagne du Tabor, par sa mère l'Esprit Saint qui le tenait par un cheveu (5ᵉ frag. de l'Év. des Hébr.).

(40) Les rabbins accusaient les Samaritains d'adorer une colombe sur le mont Gérizim; or l'oiseau d'Ishtar et d'Aphrodite, de la déesse-mère, était un symbole de vie et de fécondité avant de devenir l'allégorie de l'âme.

ou de conversion puisque l'Esprit saint et le diable s'emparent de Jésus. Les expressions : l'Esprit entraîne Jésus... le pousse... le diable le prend... l'emmène... le conduit... le place... prouvent bien que Jésus n'agit pas de lui-même. Le diable montre à Jésus tous les royaumes du monde en un instant ; cela suppose des déplacements magiques et cela n'étonne plus dès l'instant que l'on sait, par les *Actes* VIII. 39, que l'Esprit du Seigneur possède la faculté d'enlever les hommes et que Simon était la Grande Puissance de Dieu.

Si Jésus est enlevé sur la montagne *d'où il voit le monde*, c'est parce que le rédacteur croit encore à la conception d'une terre plate avec, au centre du monde, une montagne qui s'élève jusqu'au ciel, ce qui correspond à ce que nous avons rappelé au chapître concernant la croix cosmique — l'idée est simonienne (Cahiers 7 et 8).

Le tentateur (ou diable), c'est Simon lui-même (41). Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Le prétendu démon prononce en effet les propres paroles de Simon et il prouve immédiatement ses pouvoirs miraculeux. Il enlève Jésus sur le faîte d'un temple et sur le sommet d'une montagne ; le texte ayant tendance à voiler ces faits, on peut supposer que le diable devait également transformer des pierres en pain. Son attitude est celle de quelqu'un qui dit à son rival : « A ton tour, maintenant, puisque tu te prétends Fils de Dieu ! » ; l'atmosphère de la scène est exactement celle des luttes entre saint Paul et saint Pierre, de leurs duels théologiques et magiques (thème folklorique) où chacun s'efforçait d'accomplir un miracle supérieur à celui de l'autre et de le vaincre.

Bien plus, qu'est-ce que le diable Simon va offrir à Jésus en échange de sa conversion ? *La puissance qui lui a été donnée par Dieu* (Luc IV. 6) ; or, Simon était précisément la *Grande Puissance* de Dieu. Il est naturel dès lors que le diable, s'il est Simon, invite Jésus à l'adorer (Luc IV. 7) et à l'imiter.

Dans la version primitive simonienne, comme dans l'actuelle, Jésus n'accomplissait probablement pas de miracles parce qu'il ne le pouvait pas ; il était inactif devant le dieu Simon. Le texte a été retourné contre Simon ; on écrira même plus tard dans les *Actes* — pour répondre à son offre de gratifier Jésus de sa puissance — que c'était lui — Simon — qui demandait aux apôtres de leur acheter la faculté de donner le saint Esprit.

---

(41) Tertullien attribuait les pouvoirs magiques de Simon à l'aide des anges mais Justin les faisait venir des démons. Selon les Didascales Syriaques (IIIe siècle) « Satan s'habilla en Simon qui était sorcier et son serviteur depuis longtemps. » Polycarpe repoussait Marcion en disant qu'il était le premier né de Satan.

Hélène, l'hémorroïsse et la fille de Jaïre

Hélène, l'âme déchue que le Christ Simon vient libérer de son corps et ramener au ciel, se retrouve dans le Nouveau Testament — mais sous d'autres noms — et son aventure s'y dissimule sous la forme de miracles de Jésus ou même de saint Pierre.

Examinons certains de ces miracles :

— Une femme grecque, on précise même qu'elle était « *Syrophénicienne de nation* » (Marc VII. 26 - Matth. XV. 21), demande à Jésus de *chasser le démon* qui a pris possession de sa fille. Après avoir hésité, le Christ accomplit l'exorcisme. Ceci eut lieu dans les « quartiers de Tyr et Sidon ». Ce récit succinct a pu appartenir primitivement à la légende de la déesse-lune de Tyr et Sidon et de sa divine fille.

— Le récit du miracle de la fille de Jaïre dans les trois synoptiques (Mat. IX. 23 - Marc V. 23 - Lc VIII. 41) s'interrompt curieusement pour céder la place au miracle de l'hémorroïsse : Celle-ci, *malade depuis douze ans*, touche le manteau de Jésus et se trouve guérie. Marc précise qu'à ce moment Jésus sentit une vertu (ou puissance) sortir de lui. Nous tenons ici un lambeau du récit de la libération de Sophie-Hélène par son Sauveur. Jésus dit alors à l'hémorroïsse : « Ta foi t'a sauvée ». Ceci exposé, le récit concernant Jaïre reprend et se termine comme suit :

— Un chef de la synagogue, Jaïre, supplie Jésus de « venir imposer les mains » à sa fille moribonde. Quand le Christ arrive elle est morte. Il lui dit « Petite fille, lève-toi » et elle se met à marcher « *car elle était âgée de douze ans* » précise-t-on ; or, ceci n'est pas une explication mais le renseignement est intéressant ; il est presque identique à celui du récit précédent. C'est la même histoire dédoublée.

Les douze ans de maladie de l'hémorroïsse correspondent à *l'âge* de la fille de Jaïre. Celle-ci est donc *malade de la vie* ; elle est tombée dans le monde d'en bas depuis douze ans (ou douze cycles) ; elle a créé le monde en douze émanations (qui sont ses flux de sang, c'est-à-dire de vie) ; son rôle est terminé, elle retrouve son Sauveur, il s'unit à elle, et il la ramène au ciel (42).

Rappelons qu'un autre Jaïre, de Giléad (43), eut selon le

---

(42) Le chiffre 12 est symbolique. C'est grâce au 12e apôtre, l'éon de la fin du cycle (Judas) que les archontes du monde détruiront l'enveloppe charnelle de Jésus et libéreront ainsi sa « puissance ».

(43) Les villes de Giléad sont Tyr, Adam, Ménahem, Pella, Gerasa; le Jourdain borde la région à l'ouest (la région est célèbre pour ses baumes, ses essences et la myrrhe). Le prophète Élie était de Giléad et il ressuscita en Jean Baptiste.

Livre des Juges (X, 3.5) *trente fils* qui montaient trente ânons et possédaient trente cités, comme Jean-Baptiste eut trente *disciples* dont l'un, Jésus, s'est servi d'un ânon. Le Jaïre évangélique n'est sans doute qu'un nom mystique appliqué à Jean-Baptiste pour prouver que son Hélène fut sauvée non point par lui ou par Simon, mais par Jésus. La fille de Jaïre symbolise peut-être la secte de Jean « endormie » depuis la mort du précurseur ; Jésus la réveille et lui redonne la vie. En ce sens, elle est identique à la Samaritaine qui représente sans doute la religion simonienne, son épouse mystique.

La femme Syro-phénicienne

Nous apprenons par les *Homélies Clémentines* (II. 19) que cette Syro-phénicienne parlant grec était de race cananéenne et qu'elle dût se convertir à la religion de Jésus pour que celui-ci consente à « sauver » sa fille, la guérison de cette dernière n'étant que l'allégorie de sa conversion.

La femme « grecque » aurait été alors répudiée (II. 20) par son mari ; quoique riche, elle aurait donné sa fille à un chrétien pauvre. Ainsi privée de sa fille, elle acheta deux jumeaux *qu'elle éleva en même temps que Simon le Magicien* et auxquels elle donna une éducation hellénique.

On nous dit ensuite (III. 73) que :

— la Syrophénicienne s'appelait Justa, qu'elle était de la plus haute distinction et prosélyte de la religion juive,

— sa fille s'appelait Bérénice,

— les enfants adoptés se nommaient Faustinianus et Faustinus et, en devenant disciples de Pierre, prirent les noms de Nicetas et Aquila.

— Ces enfants avaient pour mère Mattidie, pour père *Faustus, vieillard au moment du récit,*

— sur l'ordre d'un « souverain » Mattidie avait épousé un homme de « la parenté royale »,

— Mattidie dut quitter Rome, *pour douze ans*, avec les deux jumeaux et se rendit à Athènes,

— au bout de ces douze ans, son mari partit la chercher.

— Mattidie resta introuvable parce qu'un naufrage l'avait jetée nue sur les rochers d'une île ; les habitants de l'île lui donnèrent des vêtements.

— ce fut grâce à Pierre que les membres de cette famille

purent se réunir, se reconnaître et se convertir au judéo-christianisme dans l'île d'Arados.

Ce conte naïvement édifiant laisse transparaître les principaux traits de la légende gnostique sur laquelle il s'est greffé.

Justa, la Syrophénicienne ou cananéenne, est l'ancienne Grande Déesse, mère des dieux et des hommes ; sa fille Bérénice Mattidie, est un nouvel aspect de la religion qu'elle représentait, un aspect hélénien ou simonien, à moins qu'il s'agisse simplement du couple divin Demeter-Coré.

Sur l'ordre de son souverain, le roi des cieux, Bérénice, avait épousé le dieu fils mais, ayant participé à la création du monde d'en-bas, elle y avait été précipitée ; les vents contraires l'avaient terrassée, elle avait perdu ses vêtements divins. Elle avait dû accepter les habits terrestres que lui offrirent les habitants de l'île. Seule, épuisée, elle aspirait à retourner dans sa patrie d'origine, le ciel ; elle attendait son sauveur entre les deux énormes piliers de bois de vigne de la porte d'un temple grec orné par Phidias.

Ce sauveur était son divin époux ; il devait apparaître « au bout de douze ans » mais ces douze ans étaient en réalité douze grandes années, ils constituaient le cycle de douze mille ans au terme desquels le monde était détruit pour renaître. Ainsi s'explique pourquoi le mari de Bérénice, Faustus, était devenu un vieillard quand il la rencontra après ces douze « ans ».

Ce couple est une réplique de celui d'Hélène-Simon et il a gardé le souvenir des dioscures qui accompagnaient Hélène (Justa) dans un état primitif de sa légende.

Les chrétiens de la secte de Pierre firent servir ce récit gnostique à la gloire de leur apôtre ; ils en convertirent les héros en chrétiens de tendance juive ; cependant, ce succès fut difficile — le récit en fait l'aveu — et ne fut atteint qu'après conversion des disciples de Simon, conversion qui n'eut lieu (sans doute dans la seule imagination des scribes) qu'au 2e siècle.

Dans les *Homélies Clémentines* (IV. 35), Bérénice raconte aux compagnons de Pierre les exploits et les propos de Simon à la suite de sa fuite de Césarée à Tyr. Or, une légende chrétienne relate que l'hémorroïsse guérie par Jésus était de Césarée Philippe où l'on montrait encore sa maison au temps d'Eusèbe (VI. 18) ; aux portes de la ville s'élevait également un monument en bronze commémorant cette guérison et représentant Bérénice aux pieds du Christ et une plante mystérieuse entre les deux personnages. Nous nous trouvons très probablement devant une représentation du mythe d'Hélène et de sa plante miraculeuse : l'hélénion.

Or, Bérénice ou l'hémorroïsse c'est la pécheresse, c'est Ennoïa ou Hélène ou Marie, la déesse déchue, l'âme tombée que son compagnon gnostique, Simon le Christ, vient guérir de ses maux terrestres et qu'il ramène au ciel.

Le dieu ou christ Simon était donc représenté par l'allégorie d'un homme guérissant l'hémorroïsse (c'est-à-dire l'âme divine égarée en ce monde) avant de la ramener au ciel.

La brebis perdue

On sait que l'Hélène samaritaine fut considérée comme la « brebis perdue » ; or cette expression figure plusieurs fois dans le Nouveau Testament d'une manière étonnante.

Dans le cours du Xe chapitre de l'Evangile selon Matthieu, Jésus appelle ses douze disciples ; le premier est *Simon*. Il leur dit de n'aller ni chez les païens, ni chez les *Samaritains* mais chez les *brebis perdues* de la Maison d'Israël.

Au chapitre XV, Jésus se retire aux quartiers de *Tyr* et de Sidon. Il répond à une *Cananéenne* qui lui demande de sauver sa fille du démon : « Je ne suis envoyé qu'aux *brebis perdues* de la Maison d'Israël ». Réponse en contradiction avec la phrase précédente qui l'a amené à Tyr et à Sidon.

Est-il possible de soutenir qu'en écrivant ces lignes le rédacteur évangélique n'avait pas dans l'esprit le mythe de Simon et d'Hélène ? En réponse à Simon le Magicien qui se prétendait Père en Samarie, Fils en Judée, Esprit chez les païens, il fait dire par Jésus à Simon de ne pas aller chez les Samaritains ou les païens ; puis, s'étant substitué à Simon, c'est lui-même qui déclare n'être envoyé qu'à Israël (44).

Cela expliquerait pourquoi la guérison ou délivrance de la jeune inconnue de Tyr aurait été présentée comme une guérison de la fille de Jaïre et de l'hémorroïsse *à Jérusalem.*

En tout cas, il s'agit toujours de l'hémorroïsse, Bérénice ou Mattidie et le récit primitif se trouve découpé en tronçons : Mat. IX, X, XV.

---

(44) Le passage est fortement modifié; le correcteur ne s'est pas aperçu qu'il faisait se contredire Jésus, celui-ci ayant indiqué la Samarie comme le premier pays à évangéliser et les Actes indiquant en outre que c'est la Samarie que Philippe évangélisa d'abord.

La vierge Marie gnostique

La Marie, prétendue mère de l'homme Jésus, est beaucoup plus aimée et choyée des apocryphes et des écrits gnostiques que des Evangiles canoniques ; sa légende y est plus complète et garde plus de traces de ses origines divines.

Selon cette légende, Marie fut conduite au temple à trois ans ; elle y dansa comme la jeune Hélène dans le temple de Diane ; tout Israël l'aima et elle y resta *jusqu'à l'âge de douze* ans, âge mystique du mariage.

Marie-Madeleine ou Marie de Magdala, la pécheresse, fut délivrée par le Christ de ses sept démons (45), c'est-à-dire des âmes des sept puissances cosmiques qui l'avaient pénétrée au cours de sa descente sur terre. Marie-Madeleine est, elle aussi, la fiancée, la Vierge de Lumière, destinée à s'unir à Jésus et à retourner au ciel. C'est à elle qu'il a réservé sa première apparition. Quel honneur insolite si elle était une pécheresse quelconque ! Et quand il vient la chercher, c'est en Samarie qu'elle se trouve.

Marie-Madeleine ne peut être que la *vierge Marie* ; celle-ci, comme Madeleine, fut considérée comme une coiffeuse, profession assimilée à celle de prostituée ; comme Hélène elle fut accusée d'adultère (avec un soldat nommé Strada ou Pantera).

Il y a beaucoup de Maries dans les Evangiles et cela peut s'expliquer. Marie est le même nom que Myriam et Mariamme ou Maria ; la forme du nom dépendant de son cas grammatical, les anciens écrivains ont pu croire qu'il s'agissait de femmes différentes. Aujourd'hui, la critique décèle facilement, dans nos écrits, la déesse sous les traits humains qui lui ont été donnés.

Certains textes prouvent que Marie a été considérée comme ayant existé de toute éternité et a participé à la création du monde ; elle n'est pas née de la chair, elle est sans parents, elle a été émanée de Dieu dont elle est la fille, la sœur, l'épouse ; c'est une entité gnostique.

Les Naassènes, secte simonienne préchrétienne, dérivaient leurs doctrines d'une Mariamne qui les tenait du Seigneur. Il

---

(45) Luc, VIII, 2; à comparer avec le chapitre VI du Livre de Tobie où ce héros hésite à épouser Sara, la femme aux sept maris malgré le conseil que lui donne en ce sens l'ange Azarias, c'est-à-dire l'un des deux dioscures juifs. Sara, elle aussi, est Ishtar.

Marie-Madeleine, quoique identifiée à la pécheresse par l'Évangile du jour, le 22 juin, est une sainte. On a voulu tirer son nom de celui d'un village «Magdala» qui n'a pas existé. «Magdalena» viendrait plutôt de «Magadhelena» qui, en hébreu signifie la précieuse Hélène. Le mot «Magdala» désigne une coiffeuse.

en est resté quelque chose dans les textes catholiques. Lisons par exemple l'Introït de la *Fête de l'Immaculée conception* qui est célébrée le 8 décembre :

« J'exulterai de joie dans le Seigneur et mon âme tressaillira d'allégresse en mon Dieu *car il m'a revêtue des vêtements du* salut et des ornements de sa justice, *comme une épouse parée de ses bijoux...* »

...« *Le Seigneur m'a possédée* au commencement de ses voies, avant toute œuvre, dès le principe. *J'ai été établie dès l'éternité* avant que la terre fut créée... Lorsqu'il préparait les cieux j'étais là, *lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme*, j'étais avec lui, à l'œuvre... *me jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de la terre...* Heureux l'homme qui m'écoute et qui veille chaque jour à la porte de ma maison et *qui en garde les montants* ! Celui qui me trouve a trouvé la vie et le salut ».

Ce texte, emprunté aux Proverbes (VIII, 22-31), nous place en présence, non pas d'une femme (Marie) mais d'un éon gnostique : la Sagesse, émanation de Dieu comme l'éon Christ. Elle danse devant Dieu ; elle est l'esprit de Dieu manifesté dans la création ; elle désigne une hypostase et s'identifie au Logos. Sa mission rédemptrice se manifeste dans la série des avatars où elle s'incarne ; elle demeure parmi les hommes et descend même dans le monde souterrain « pour visiter ceux qui dorment et faire briller sur eux l'espérance du Seigneur (Sir. 24.32, Eph. 5.14) ».

Rejetée par les hommes elle remonte au ciel reprendre son siège d'où elle sera reversée sur l'élu de l'âge messiannique (Enoch XLIX. 1).

Selon la XVI[e] Homélie (en 12) du pseudo Clément, Simon le Magicien déclare que les créateurs du monde sont au moins deux puisque Dieu a dit (Genèse I. 26) : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ».

Pierre crut lui répondre victorieusement en expliquant que Dieu parlait à sa Sagesse ; celle-ci, émanée de lui, se réjouissait sans cesse avec lui, elle lui était « unie comme une âme » et s'étendait hors de lui « comme une main créant l'Univers ».

Cette Sagesse est évidemment sortie de Dieu comme Hélène de Simon ; la réponse de Pierre est simonienne.

Imp. LEROY - La Ferté-Macé (Orne) Dépôt légal 4[e] trim. 1956

Le Gérant : G. ORY

EXTRAIT des STATUTS du CERCLE ERNEST-RENAN

I. — OBJET ET COMPOSITION DE LA SOCIETÉ

Art. 1. — Le Cercle « Ernest Renan » pour libres recherches d'histoire du Christianisme, Association de fait créée en décembre 1949 pour une durée illimitée a décidé, par délibération prise en Assemblée Générale le 24 octobre 1953, de se constituer en Association déclarée, conformément à la loi du 1er juillet 1901.

Son siège social est à Paris, 3, rue Récamier.

Art. 2. — Le « Cercle Ernest Renan » a pour but d'aider ses membres par ses réunions, ses publications, sa bibliothèque à étudier, dans un esprit d'entière liberté, les croyances, pratiques, institutions et manifestations diverses du Christianisme, et accessoirement celles des autres religions dans la mesure où elles peuvent aider à les comprendre.

Il s'interdit toute discussion ou activité politique.

Art. 3. — Pour être membre du Cercle il suffit d'en faire la demande, d'être agréé par le Bureau et de verser la cotisation prescrite, dont le montant est fixé chaque année en Assemblée Générale.

II. — ADMINISTRATION ET FONCTIONNEMENT DE L'ASSOCIATION

Art. 5. — L'Association est administrée par un Bureau dont les membres sont élus par un Comité qui est lui-même élu par une Assemblée Générale.

Art. 8. — L'Assemblée Générale se réunit vers la fin de l'année ou vers le début de la suivante, sur convocation, soit individuelle, soit collective par voie de Bulletin, envoyée 15 jours à l'avance.

Elle entend le rapport moral du Secrétaire Général, le rapport financier du Trésorier et celui d'une Commission de trois membres pris en dehors du Bureau pour contrôle de l'exercice clos.

Elle procède ensuite pour l'année nouvelle au renouvellement de la dite Commission et du tiers sortant du Comité.

Les votes se font à la majorité des membres présents. Tous les membres sortants sont rééligibles.

Art. 9. — Toutes les fonctions du Bureau, du Comité, de la Commission de contrôle sont bénévoles.

III. — MODIFICATION DES STATUTS ET DISSOLUTION

Art. 10. — Les statuts ne peuvent être modifiés que sur la proposition du Bureau et par décision d'une Assemblée Générale convoquée à cet effet, à la majorité des deux tiers des membres présents.

Art. 11. — La dissolution de l'Association ne peut avoir lieu que si elle est approuvée par la majorité des deux tiers des membres présents à l'Assemblée convoquée à cet effet.

Art. 12. — En cas de dissolution, l'actif du Cercle sera transféré par un membre du Bureau chargé de cette mission à une Association désignée par l'Assemblée, dont les buts intellectuels seront voisins de ceux du Cercle et déclarée d'utilité publique.

ABONNEMENT AU CERCLE ERNEST-RENAN

C. C. P. Paris 10.606-47

L'inscription au Cercle Ernest-Renan est de 600 francs pour les membres adhérents, de 1.000 francs pour les membres actifs qui veulent soutenir son action de 1300 francs pour ceux qui demeurent à l'étranger.

Elle donne droit à un abonnement d'un an au Bulletin mensuel et aux Cahiers trimestriels, soit à 9 Bulletins et à 4 Cahiers.

Les Bulletins isolés sont vendus 15 francs ou 30 francs selon qu'ils ont deux ou quatre pages. La collection complète 1955-1956 se vend 250 f.

Le prix des Cahiers isolés varie selon l'importance de ceux-ci.

CAHIERS DU CERCLE ERNEST-RENAN (Trimestriels)

1	**Le Problème de Jésus**	(1er trimestre 1954), 32 p.	100 F.
2	**Les Origines du Culte de Marie**	(2e trim. 1954), 40 p.	120
3	**Comment se faisaient autrefois les papes**	(3e tr.), 48 p.	150
4	**Fatima 1917-1954**	(4e trimestre 1954), 36 pages	120
5	**Simon (dit le Magicien)**	(1er trimestre 1955), 16 pages	120
6, 7, 8	**L'Excommunication** / **Jésus a-t-il été crucifié ?**	(2, 3 et 4 trim. 1955), 92 pages, ensemble	350
9	**La « conversion » de Simon le magicien**	(1er tr. 56), 20 p.	130
10	**Jean le Baptiseur**	(2e trimestre 1956), 24 pages	130
11	**La Samarie, patrie d'un Messie**	(3e trim. 1956), 16 pages	130
12	**Le mythe Samaritain d'Hélène**	(4e trim. 1956), 32 pages	150

BULLETIN DU CERCLE ERNEST-RENAN (mensuel)

1955 Janv.-Fév. - **Les livres mosaïques**
Mars .... - **Aspects de la vie religieuse en U. R. S. S.**
Mai ..... - **Les catacombes romaines**
Oct., Nov., Déc. - **Valeur historique des écritures chrétiennes**

1956 Janvier .. - **Jésus avait-il des frères ?**
Février .. / Mars .... **Valeur historique des écritures** / **Valeur historique des écritures (suite et fin)**
Avril .... - **Les épîtres de Paul**
Mai...... - **Lazare le ressuscité**
Juin...... - **Un rite magique de Simon le Samaritain**
Octobre .. - **La religion astrale des Pythagoriciens**
Novembre - **La vie et la mort du maître de Justice**
Décembre. - **Recherches sur saint Paul**

1957 Janvier .. - **Saint Paul et Simon le magicien**

ŒUVRES RÉCENTES DE PROSPER ALFARIC

De la Foi à la Raison, 300 pages in-8° .... 750 F.
A l'Ecole de la Raison, 475 pages in-8 900
(frais d'envoi 45 F. par volume) ; s'adresser à :

Union Rationaliste, 24, rue des Grands-Augustins, Paris, 6e. C. C. P. Paris 1471-64.